



**HAL**  
open science

# Les théories linguistiques à l'épreuve de la traduction

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Les théories linguistiques à l'épreuve de la traduction. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2016, 40, pp.35–53. hal-01501105

**HAL Id: hal-01501105**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01501105>**

Submitted on 27 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

### *Les théories linguistiques à l'épreuve de la traduction*

Il sera question dans cette contribution de la relation entre les théories linguistiques et l'acte de traduction. Il a bien entendu fallu opérer un choix ; deux théories ont été retenues en raison de leurs incidences sur la problématique de la traduction, et aussi de leur notoriété : il s'agit de la théorie du signe de Ferdinand de Saussure et de l'hypothèse dite Sapir-Whorf. La première a inspiré le structuralisme européen et l'ensemble des sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle, mettant en avant les notions de système, de valeur et d'arbitraire du signe ; selon la seconde, les langues détermineraient la vision du monde de leurs locuteurs, ce qui suppose une forme plus ou moins forte de relativisme linguistique.

Ces deux approches présentent un intérêt certain, puisque leur validité impliquerait au pire que la traduction *stricto sensu* n'existe pas, ou au mieux qu'elle nous induit en erreur, ou qu'elle est source de malentendus. Inversement, la réussite – ne serait-ce qu'épisodique – de la traduction impliquerait que les théories linguistiques en question sont fausses, au moins partiellement<sup>1</sup>.

#### **1. La théorie saussurienne**

Ferdinand de Saussure (1857-1913), linguiste genevois, d'abord spécialiste des études indo-européennes, auteur à l'âge de vingt-et-un ans d'un remarquable *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, est sans doute plus connu du grand public par le célèbre *Cours de linguistique générale* qui lui est attribué<sup>2</sup>.

Dans cet ouvrage, Saussure définit le signe linguistique comme la combinaison du concept, qu'il appelle signifié, et de l'image acoustique, qu'il appelle signifiant<sup>3</sup>. En outre, il précise que le signifiant et le signifié sont « intimement unis »<sup>4</sup> : cette union est tellement forte que « [l]a langue est encore comparable à une feuille de papier : la pensée est le recto et le son est le verso ; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso »<sup>5</sup>, ce qui entraîne aussi que signifiant et

---

<sup>1</sup> Je précise que dans cette étude je ne prendrai en considération que les aspects proprement linguistiques de la traduction.

<sup>2</sup> Le *Cours de linguistique générale* est un ouvrage posthume, publié pour la première fois en 1916. Il a en réalité été rédigé par deux disciples de Saussure, Charles Bally et Albert Sechehaye, à partir de leurs propres notes et de celles de cinq autres auditeurs, ainsi que de notes de la main du maître lui-même.

<sup>3</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1980, p. 99.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 157. La « pensée » correspond au signifié et le « son » au signifiant.

signifié sont indissociables. Les signes, ou associations de signifiants et de signifiés, n'existent qu'au sein d'une langue donnée, puisque c'est la langue elle-même qui est comparée à un recto-verso.

La conséquence est que la traduction est théoriquement impossible si on la conçoit comme la tentative de préservation de la partie conceptuelle, le signifié, tout en changeant de système linguistique, et donc de signifiant, puisque signifiant et signifié sont déclarés inséparables au sein d'une langue donnée, c'est-à-dire d'un système de signes.

Mais lorsqu'il veut démontrer que le signe – autrement dit la relation entre signifiant et signifié – est arbitraire, Saussure compare un mot français et son équivalent allemand : « le signifié « bœuf » a pour signifiant *b-ö-f* d'un côté de la frontière, et *o-k-s* (*Ochs*) de l'autre. »<sup>6</sup>

Par cet exemple, il invalide en quelque sorte lui-même sa propre théorie, en sous-entendant que le signifiant et le signifié d'un même signe sont séparables puisque, d'après le passage cité, les signifiants distincts de deux langues distinctes partagent le même signifié. Nous en inférons que la traduction est possible, puisque finalement la démarche de Saussure équivaut à « traduire » *bœuf* par *Ochs*, et inversement.

À ce stade, en raison du manque de cohérence interne du *Cours*, soit nous gardons l'image du recto-verso rappelée plus haut, en rejetant l'argumentation sur l'arbitraire du signe – et la traduction est dans ce cas théoriquement impossible – soit nous rejetons l'image du recto-verso et acceptons l'argumentation sur l'arbitraire du signe – et la traduction est alors possible.

Mais lorsque Saussure aborde plus loin dans le *Cours* la notion centrale de valeur, nous sommes confrontés à un nouveau problème. Il nous explique en effet que « dans la langue il n'y a que des différences »<sup>7</sup>, et que toute unité tient sa valeur de ce qu'elle est différente des autres. Il n'existe pas de valeur en soi. L'exemple de Saussure est le suivant<sup>8</sup> :

Le français *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur, et cela pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'en parlant d'une pièce de viande apprêtée et servie sur la table, l'anglais dit *mutton* et non *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mouton* tient à ce que le premier a à côté de lui un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français.

On notera qu'ici Saussure distingue la « signification », qui selon lui peut être la même pour le français *mouton* et l'anglais *sheep*, de la valeur, qui ne peut être la même en raison de réseaux oppositifs différents d'une langue à l'autre. On pourrait alors penser que ce que l'on traduit, ce sont

---

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 100.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 166.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 160.

les significations, et non les valeurs, qui finalement à cet égard ne serviraient assez étrangement à rien.

Mais l'affaire n'est pas aussi simple. Dans le même chapitre du *Cours*, Saussure identifie manifestement la « signification » et le « signifié », puisqu'il parle de « la signification telle qu'on se la représente et telle que nous l'avons figurée p. 99. Elle n'est, comme l'indiquent les flèches de la figure, que la contrepartie de l'image auditive. »<sup>9</sup>

Or, dans ce passage, la « figure » en question relie « signifié » et « signifiant », et hormis la différence des termes, le schéma est une reproduction de celui de la p. 99, qui associait « image acoustique » et « concept ». On peut donc légitimement poser les équivalences suivantes :

(a) image acoustique = signifiant ;

(b) concept = signifié = signification.

Comme par ailleurs on lit que la « signification » est à la fois distincte de la valeur et qu'elle est « sous sa dépendance »<sup>10</sup>, on imagine mal pouvoir effectuer une traduction correcte en rendant compte des « significations » tout en ignorant les « valeurs ».

Le plus ennuyeux est une autre incohérence interne que l'on constate dans l'ouvrage : on y lit que le concept, c'est-à-dire le signifié, que l'on vient d'identifier à la signification, elle-même déclarée distincte de la valeur, « n'est qu'une valeur déterminée par ses rapports avec d'autres valeurs similaires, et que sans elles la signification n'existerait pas »<sup>11</sup>, ce qui revient à identifier concept, signifié, signification et valeur, tout en faisant le contraire à d'autres endroits du texte<sup>12</sup>.

Ce qui est intéressant est que l'on dispose désormais des *Écrits de linguistique générale*, c'est-à-dire l'édition en 2002 de manuscrits de Saussure lui-même, découverts à Genève en 1996, donc à une époque récente. Or voici ce qu'on peut lire dans ces *Écrits* à propos des termes dont il est ici question : « Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur, sens, signification, fonction* ou *emploi* d'une forme, ni même avec *l'idée* comme *contenu* d'une forme ; ces termes sont synonymes. »<sup>13</sup> On ne saurait être plus clair : le problème de l'exégèse est résolu, mais pas celui de la traduction.

L'acte de traduction, dont on ne sait plus s'il est *théoriquement* possible ou non, est de toute évidence *pratiquement* possible, sinon toujours, du moins dans de nombreux exemples avérés. Et si, tout simplement, la théorie saussurienne, qui a si profondément influencé les sciences humaines

---

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 158.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 162.

<sup>12</sup> Quand on sait que l'ouvrage est une construction de Bally et Sechehaye, on est en droit de se demander si les deux disciples ont si bien que cela respecté la doctrine du maître. Pour le vérifier, on peut se référer aux notes de cours des étudiants sur lesquelles Bally et Sechehaye se sont appuyés : le problème est qu'elles sont tout sauf claires, tout en ne se contredisant pas les unes les autres, et elles vont plutôt dans le sens de l'incohérence du *Cours*.

<sup>13</sup> Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 2002, p. 28.

depuis un siècle, était en partie erronée ? Je vais à présent tenter de démontrer que c'est le cas. Pour ce faire, je propose le principe suivant :

*Lorsqu'une même unité lexicale d'une langue-source donnée se traduit dans une langue-cible par deux unités lexicales distinctes ou plus selon le contexte, on peut supposer que l'unité lexicale en question de la langue-source est polysémique, c'est-à-dire possède deux significations ou plus, à la fois distinctes et reliées entre elles, qui correspondent terme à terme aux significations des différentes unités lexicales qui la traduisent dans la langue-cible.*

Or en français, le lexème *mouton* est polysémique : il véhicule deux significations correspondant aux significations des deux lexèmes anglais qui le traduisent, celles de *sheep* et de *mutton*. En effet, l'entrée lexicale de *mouton* dans un dictionnaire de français donne quelque chose comme : (1) « mammifère ovidé », etc. ; (2) « viande de mouton adulte », tandis qu'un dictionnaire d'anglais indiquera d'une manière ou d'une autre que *sheep* signifie : « mammifère ovidé », etc. (anglais : « ruminant mammal, genus *Ovis* », etc.), et que *mutton* signifie « viande de mouton » (anglais : « the meat from a sheep »).

Finalement, on peut dire que *mouton* dans l'acception (1) équivaut à *sheep*, et qu'il équivaut à *mutton* dans l'acception (2), ce qui rend la traduction non problématique. Il va de soi que c'est le contexte qui indiquera quelle acception il faut choisir dans le cas où c'est *mouton* qui doit être traduit en anglais (la traduction de *sheep* ou de *mutton* en français est encore plus simple).

La validité de cette analyse est confirmée par le comportement syntaxique du nom français *mouton*, qui diffère selon qu'il est à prendre dans l'acception (1) ou dans l'acception (2) : dans l'acception (1), il est dénombrable et admet la cardinalité<sup>14</sup> : « un mouton, deux moutons, plusieurs moutons, un millier de moutons », tout comme le lexème anglais *sheep* : « one sheep, two sheep<sup>15</sup>, several sheep, one thousand sheep », et dans l'acception (2), il est indénombrable et refuse la cardinalité : « du mouton », tout comme *mutton* : « (some) mutton ». En résumé, *mouton*<sup>(1)</sup> = *sheep* et *mouton*<sup>(2)</sup> = *mutton*.

On peut légitimement conclure que la doctrine saussurienne de la valeur est contestable pour deux raisons : tout d'abord, il y a tout lieu de penser que la pratique de la traduction, dont on observe la réalité, n'est pas systématiquement mise en échec ; ensuite, cette doctrine est invalidée sur le plan purement théorique, en raison de ses insuffisances et de ses contradictions internes.

---

<sup>14</sup> La cardinalité est le fait d'accepter la quantification avec un numéral cardinal.

<sup>15</sup> Rappelons que le nom anglais *sheep* est invariable, tout en étant dénombrable.

Enfin, il découle de ce qui précède que le plan du contenu (c'est-à-dire le signifié de Saussure) est largement indépendant du plan de l'expression (c'est-à-dire le signifiant de Saussure), et que c'est cette indépendance qui permet justement la traduction. L'image du recto-verso pour la relation entre ces deux plans est donc trompeuse : le signifié et le signifiant sont parfaitement séparables, et cette séparabilité était d'ailleurs implicitement reconnue dans la démonstration de Saussure sur l'arbitraire du signe (voir *supra*).

## 2. L'hypothèse Sapir-Whorf

Nous allons à présent passer à la seconde partie de cette contribution, qui porte sur ce qu'on a coutume d'appeler l'hypothèse Sapir-Whorf.

Edward Sapir (1884-1939) était un linguiste américain dont les travaux ont porté sur la linguistique générale, ainsi que sur la linguistique amérindienne dont il a été l'un des pionniers. Son ouvrage le plus connu est *Language*, publié en 1921<sup>16</sup>. Benjamin Lee Whorf (1897-1941), disciple de Sapir, a également travaillé sur le domaine amérindien<sup>17</sup>.

Selon la célèbre hypothèse relativiste qui associe les noms de Sapir et de Whorf, les structures linguistiques détermineraient la vision du monde des locuteurs. Si cela était exact, les conséquences sur la traduction seraient cruciales et la rendraient particulièrement difficile : dans le passage d'une langue à une autre de type différent, on aurait beau essayer de préserver les significations, l'inintelligibilité serait inéluctable, puisque l'on changerait de représentation du monde en changeant de langue. Ce relativisme revient en quelque sorte à une amplification maximale de la thèse de l'arbitraire linguistique.

Remarquons tout d'abord que cette hypothèse Sapir-Whorf est mal nommée pour deux raisons : la première est que Sapir et Whorf n'ont jamais coécrit quoi que ce soit, et donc *a fortiori* n'ont jamais conjointement défendu cette prétendue hypothèse Sapir-Whorf ; la seconde est qu'en dehors d'une exception notoire, Sapir exprime généralement un avis beaucoup plus nuancé, voire carrément opposé dans ses propres écrits. On a donc affaire non pas à l'hypothèse Sapir-Whorf, mais à celle du seul Whorf.

La source la plus ancienne de cette théorie est apparemment un exposé lu par Sapir en 1928 au cours d'un colloque et dont le texte est paru dans la revue *Language* en 1929. En voici un extrait<sup>18</sup> :

---

<sup>16</sup> Edward Sapir, *Language, An Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt, Brace, 1921 [Edward Sapir, *Le langage, Introduction à l'étude de la parole*, traduit de l'anglais par S.M. Guillemin, Paris : Payot, 2001].

<sup>17</sup> L'essentiel de son œuvre est rassemblé dans Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality, Selected writings of Benjamin Lee Whorf*, édité par John B. Carroll, Cambridge, Massachusetts : The M.I.T. Press, 1956.

<sup>18</sup> Le texte cité ici est celui de la traduction : Edward Sapir, « La place de la linguistique parmi les sciences », in Edward Sapir, *Linguistique*, traduit de l'anglais par Jean-Élie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielles, Paris : Folio Gallimard, 1968, p. 131-140 (p. 134 pour la partie citée) [*The status of Linguistics as a Science*, exposé lu lors d'un colloque organisé par

Les hommes ne vivent pas seulement dans le monde objectif ni dans celui de l'activité sociale dans le sens ordinaire de cette expression, mais ils sont soumis, dans une large mesure, aux exigences de la langue particulière qui est devenue le moyen d'expression de leur société. Il est tout à fait inexact de croire que – pour l'essentiel – on entre en contact avec la réalité sans le secours du langage et que celui-ci n'est qu'un instrument, d'une importance somme toute secondaire, qui nous permet de résoudre des problèmes spécifiques de communication ou de réflexion. En fait, le « monde réel » est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe. Il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour que l'on puisse les considérer comme représentant la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont des mondes distincts, et non pas seulement le même monde sous des étiquettes différentes.

On peut se demander si Sapir n'a pas voulu se montrer consensuel ce jour-là devant un public mixte composé de linguistes et d'anthropologues. En effet, la prétendue hypothèse Sapir-Whorf est largement contredite par Sapir lui-même dans ses autres écrits, notamment dans son ouvrage principal *Language*, où il semble au contraire accorder une large autonomie au langage : « Le langage est probablement le plus indépendant, le plus massivement résistant de tous les phénomènes sociaux. »<sup>19</sup>.

Sur les éventuels rapports entre langues et civilisations, Sapir est on ne peut plus clair : « [...] il est facile de démontrer que le langage et les mœurs ne sont pas intrinsèquement associés. Des idiomes sans aucune parenté sont parfois ceux de peuplades qui partagent les mêmes mœurs, et des langues très proches (parfois une langue unique) se rattachent à des noyaux distincts de civilisation. »<sup>20</sup> À la suite de cette affirmation, il donne des exemples dans le domaine amérindien, qu'il connaît fort bien.

Il distingue le contenu sous-jacent et la forme extérieure de la langue : « Le contenu latent de tout langage<sup>21</sup> est le même, et c'est la connaissance intuitive engendrée par l'expérience ; mais sa forme extérieure n'est jamais deux fois la même [...]. »<sup>22</sup>

D'une manière générale, sa position se résume ainsi : « [...] je ne puis croire [...] que les mœurs et le langage soient en rien dépendants l'un de l'autre »<sup>23</sup> et « il est difficile de discerner quelles

---

*The Linguistic Society of America et The American Anthropological Association*, New York, 1928. Publié pour la première fois dans la revue *Language*, 5, 1929. Édition Mandelbaum, pp. 160-166].

<sup>19</sup> Edward Sapir, *Le langage, Introduction à l'étude de la parole*, Paris : Payot, 2001, p. 249.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 258.

<sup>21</sup> Il aurait mieux valu traduire ici *language* par *langue*, plutôt que par *langage*.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 263.

<sup>23</sup> *Ibid.*

relations de cause à effet peuvent exister entre une sélection des produits de la connaissance [...] et la façon particulière dont se traduit cette connaissance. »<sup>24</sup>

Sur l'axe diachronique, les choses sont tout aussi nettement exprimées : « [...] nous ferons bien de tenir le langage et les mœurs comme non comparables et sans lien dans leur évolution. »<sup>25</sup>

Autre distinction subtile et non moins importante, celle qu'il fait entre langage et contenu du langage. Pour Sapir, c'est le contenu des discours, et non la langue, qui est en corrélation avec la culture : « Il va sans dire que le contenu du langage est, lui, étroitement lié aux mœurs et à la culture [...] »<sup>26</sup>.

Pour ce qui est des composantes de la langue, seul le lexique interagit fortement avec la culture, mais l'importance de cette interaction ne doit pas être exagérée : « [...] le vocabulaire reflète plus ou moins fidèlement les mœurs dont il sert les fins et à ce point de vue, il est vrai que l'histoire du langage et celle des mœurs suivent des lignes parallèles. Mais ce parallélisme est superficiel : il n'offre pas d'intérêt réel pour le linguiste [...] », et Sapir ajoute sur ce point que « celui qui étudie la linguistique doit se garder de faire l'erreur de confondre une langue avec son dictionnaire. »<sup>27</sup>

Sapir est de toute évidence conscient que le lexique est la partie la moins typiquement linguistique, la plus labile, la plus poreuse et la moins structurée du langage, parce qu'elle est aussi par nécessité la plus ouverte sur les besoins extralinguistiques. Il sait aussi que dans les représentations courantes des non-spécialistes, la langue est souvent identifiée à tort avec son lexique, et qu'une telle réduction fausse complètement les analyses des rapports entre langues et cultures.

Toujours est-il que les citations qui précèdent éclairent de manière particulièrement édifiante la position de Sapir, et nous confirment ce qui a été affirmé plus haut : paradoxalement, il n'adhère pas à la prétendue « hypothèse Sapir-Whorf » !

### 3. Le relativisme de Whorf

En réalité, c'est Whorf qui a développé l'hypothèse de la détermination de la vision du monde par les structures linguistiques, idée qui est loin d'être nouvelle, puisqu'elle avait déjà été exprimée, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle par Wilhelm von Humboldt (1767-1835), qui écrivait dans son texte *Sur le caractère national des langues* que « plusieurs langues sont en fait plusieurs visions du monde »<sup>28</sup>,

---

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 264.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 265.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris : Seuil, 2000, p. 131 [*Ueber den Nationalcharacter der Sprachen*, 1822/24, *Gesammelte Schriften*, éd. A. Leitzmann, Berlin : Behr, 1903-1936, IV, p. 420-435].



que c'est dans les langues qu'on trouve « l'empreinte du caractère national »<sup>29</sup> ou que « la simple spécificité de la langue exerce une influence sur l'essence des nations. »<sup>30</sup>

Il est amusant de constater que les propos de Sapir sont souvent radicalement opposés aux idées de Humboldt, comme lorsqu'il écrit dans *Language* que pour lui « il est impossible de démontrer le moindre rapport entre la forme d'une langue et le tempérament national. »<sup>31</sup>

Mais venons-en à Whorf. Son argument le plus célèbre est exprimé dans son étude de la langue hopi<sup>32</sup>. Dans un premier article<sup>33</sup>, il propose une analyse relativement classique du système verbal de cette langue, qui posséderait selon lui trois temps<sup>34</sup> : le factuel ou « présent-passé », le futur et le « généralisé » (anglais : « generalized », « usitative »). C'est dans l'article suivant<sup>35</sup> que l'affaire devient intéressante. D'après Whorf, qui aborde cette fois le système du hopi avec une mentalité différente, cette langue ne contiendrait pas de mots, ni de formes grammaticales, ni de constructions ou expressions faisant référence à ce que nous appelons « temps »<sup>36</sup>. D'une manière générale, Whorf oppose dans son travail des langues comme le hopi à ce qu'il appelle l'« européen moyen standard », qui dans son esprit regroupe la majorité des langues européennes.

Pour Whorf, la langue et la culture hopi cachent une « métaphysique » dans laquelle le temps disparaît<sup>37</sup>. Dans cette perspective, le hopi opposerait l'objectif au subjectif, le premier incluant tout ce qui est accessible aux sens, et le second comprenant ce que nous appelons « futur », mais aussi tout ce qui relève du mental, de l'intellection et de l'émotion. Le subjectif est exprimé, selon Whorf, par une forme qu'il appelle l'expectif (anglais : « expective »), lequel fait référence à l'avenir, au souhait, à la volonté, à l'intention<sup>38</sup>, etc. Malgré cette référence à l'avenir au moyen de l'expectif, dont le marqueur est le suffixe *-ni*, Whorf maintient que le hopi n'a pas de « futur temporel »<sup>39</sup>. L'idée qui sous-tend son approche est que si les Hopi n'ont pas de notion du temps, c'est parce que

---

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 141.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 153. Ces idées exprimées par Humboldt étaient caractéristiques de l'époque romantique. La pensée de Rousseau allait dans le même sens au siècle précédent.

<sup>31</sup> Edward Sapir, *Le langage, Introduction à l'étude de la parole*, Paris : Payot, 2001, p. 263.

<sup>32</sup> Le hopi est une langue du groupe uto-aztèque parlée dans le nord-est de l'Arizona, avec environ 5000 locuteurs actuellement.

<sup>33</sup> Benjamin Lee Whorf, *The Punctual and Segmentative Aspects of Verbs in Hopi*, 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 51-56.

<sup>34</sup> Le terme « temps » est à prendre ici au sens linguistique formel (anglais : *tense*, et non *time*).

<sup>35</sup> Benjamin Lee Whorf, *An American Indian Model of the Universe*, 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 57-64.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 57.

<sup>37</sup> *Op. cit.*, p. 58 (« In this Hopi view, time disappears [...] »).

<sup>38</sup> *Op. cit.*, p. 59. Il est intéressant de rappeler qu'en anglais, l'auxiliaire *will* exprime aussi bien la volition que le renvoi à l'avenir : cela montre bien que Whorf, en bon relativiste qu'il est, a tendance à ne mettre en évidence que les différences, dont il exagère l'importance, et à omettre de signaler les analogies entre des langues typologiquement très différentes qui mettent en question le relativisme.

<sup>39</sup> *Op. cit.*, p. 62.

leur langue ne leur permet pas d'en avoir : nous sommes ici au cœur de la thèse relativiste, avec détermination de la vision du monde par les structures linguistiques.

Dans un autre article, paru en 1938<sup>40</sup>, l'analyse de Whorf se fait plus précise. Il postule qu'au lieu d'être fondé sur des oppositions de temps, le système verbal du hopi repose (entre autres) sur des formes de validation, qu'il appelle « assertions », qui seraient au nombre de trois : l'une relève du factuel, une autre permet d'exprimer une vérité générale ou un énoncé à valeur générique, tandis qu'avec celle qui est baptisée « expectif » dans la terminologie de Whorf, l'énonciateur se place dans l'attente, dans l'anticipation ; selon les contextes, l'expectif se traduit en « européen moyen standard » par une expression de renvoi à l'avenir ou par quelque chose comme « commencer à », « se mettre à ».

#### 4. Critique de la position de Whorf

Avant d'entrer dans le vif du sujet annoncé dans ce sous-titre, rappelons que lorsque l'on procède à l'analyse des systèmes temporels des langues, il convient de distinguer la notion de repérage chronologique, qui relève du plan sémantico-référentiel, de l'expression de ces repérages, qui peut se faire à l'aide de différents moyens linguistiques formels, tels que la flexion (verbale le plus souvent), le recours à des auxiliaires, à des particules invariables, à des adverbes ou encore à des syntagmes prépositionnels. Ajoutons que la flexion n'est pas universelle<sup>41</sup> et qu'il faut se garder d'associer systématiquement expression du temps et flexion verbale.

Dans ce cadre, voyons à présent en quoi l'hypothèse de Whorf est problématique. Tout d'abord, ce qu'il appelle l'« européen moyen standard » est loin de constituer une réalité homogène et unitaire : sur la question du temps, les langues germaniques, par exemple, ne possèdent pas de futur flexionnel<sup>42</sup>, contrairement aux langues romanes (voir *infra*)<sup>43</sup>.

Ensuite, du point de vue purement factuel, il est tout simplement faux que le lexique hopi soit dépourvu de mots pour le temps : il a été amplement prouvé que cette langue possède en réalité un très grand nombre de mots et locutions pour l'expression du temps<sup>44</sup>.

---

<sup>40</sup> Benjamin Lee Whorf, *Some Verbal Categories of Hopi*, 1938, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 112-124.

<sup>41</sup> Les langues chinoises, par exemple, ne connaissent pas la flexion, mais peuvent sans problème exprimer les repérages temporels.

<sup>42</sup> L'allemand, par exemple, exprime le renvoi à l'avenir par le présent du verbe, ou à l'aide de l'auxiliaire *werden*, mais il ne possède pas de flexion de futur.

<sup>43</sup> Les exemples de données attestant l'éclatement typologique des langues indo-européennes pourraient être multipliés à l'envi.

<sup>44</sup> Voir Ekkehart Malotki, *Hopi Time: A Linguistic Analysis of the Temporal Concepts in the Hopi Language*. Trends in Linguistics. Studies and Monographs 20, Berlin, New York et Amsterdam : Mouton Publishers, 1983. Les données présentées dans cet ouvrage massif et très documenté contredisent radicalement les affirmations de Whorf.

Sur le fond, l'argument de Whorf est circulaire : il présuppose qu'une différence grammaticale entre deux langues est liée à une différence de vision du monde, mais ne le démontre aucunement.

Toujours sur le fond, il confond relativisme et déterminisme : contrairement à ce qu'il laisse entendre, le relativisme qui découlerait de l'observation des différences entre les langues n'implique pas le déterminisme selon lequel les structures linguistiques conditionneraient une vision du monde qui en serait dépendante : quand bien même les Hopi n'auraient pas dans leur langue de flexion verbale pour le temps, cela ne signifierait pas pour autant qu'ils sont incapables de penser cette notion. Et pour être tout à fait clair sur ce point, on peut très bien envisager que les Hopi aient une conception du temps différente de la nôtre (ce qui est sans aucun doute le cas !<sup>45</sup>), mais que cela ne soit en aucune manière lié à l'expression formelle du temps dans leur langue.

En outre, pour ce qui est de la grammaire, ce qui est pertinent est le repérage déictique avec comme point de référence primaire le moment de l'énonciation, qui est compatible avec les conceptions les plus diverses du temps : à cet égard, la question de la conception du temps des uns et des autres est tout simplement hors sujet.

Par ailleurs, le raisonnement que Whorf tient pour le temps en hopi pourrait s'appliquer à d'autres catégories, comme le genre par exemple : le persan moderne, parlé en Iran, n'a pas d'opposition grammaticale de genre, même pour les pronoms de 3<sup>ème</sup> personne : cela entraîne-t-il une atténuation de la différenciation sexuelle dans la vision du monde des locuteurs ? Il y a gros à parier que non<sup>46</sup>. Notons à ce propos que le hopi ignore également le genre sur le plan formel<sup>47</sup> : par exemple, l'unique pronom de troisième personne du singulier en hopi est *pam* (accusatif : *pɪt*<sup>48</sup>), mais il est évident que l'on n'est pas pour autant en droit d'en inférer que le locuteur ignorerait le genre référentiel.

Il y a plus grave. Quand Whorf écrit que le système à trois temps (flexionnels) de l'« européen moyen standard » informe toute notre pensée sur le temps<sup>49</sup>, il se fourvoie complètement : il confond la subdivision du temps sémantico-référentiel, que connaissent certainement les Hopi contrairement à ses allégations, et le plan flexionnel verbal (voir *supra*), qui plus est sur la base d'une analyse erronée de la grammaire de l'anglais, qui possède non pas un système à trois temps, comme il le pense, mais

---

<sup>45</sup> Sur la conception du temps chez les Hopi, voir Helmut Gipper, *Is There a Linguistic Relativity Principle? On the Verification of the Sapir-Whorf Hypothesis*, Special University Lecture in Linguistics at the University College of the University of London, 1977.

<sup>46</sup> Voir Nicolas Tournadre, *Le prisme des langues, Essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues*, Paris : L'Asiathèque, 2014 p. 199-200.

<sup>47</sup> Ce point a été noté par Whorf : voir Benjamin Lee Whorf, *A Linguistic Consideration of Thinking in Primitive Communities*, probablement 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 65-86, plus spécialement p. 79.

<sup>48</sup> Le symbole *t* dénote une voyelle fermée non antérieure et non arrondie.

<sup>49</sup> Benjamin Lee Whorf, *The Relation of Habitual Thought and Behaviour to Language*, 1939, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 134-159, plus spécialement p. 143.

un système à deux temps flexionnels<sup>50</sup>. En effet, contrairement à ce que Whorf écrit ou laisse entendre, l'anglais connaît une subdivision binaire sur le plan flexionnel, avec par exemple *I love* pour le présent, qu'on peut appeler le non-passé flexionnel, et *I loved* pour le passé flexionnel. Mais on ne trouvera pas en anglais de futur flexionnel. En appliquant la méthode de Whorf, on devrait en conclure que les locuteurs anglophones ne possèdent pas la notion de futur. En réalité, en anglais, la référence au futur se fait par le présent du verbe, ou par le recours à un auxiliaire modal (*will, shall*) ou à une périphrase (*be going to*), et non par un marqueur flexionnel. Pour la futurité, l'anglais ne distingue guère temps sémantico-référentiel et modalité, l'expression du futur référentiel étant en fait intégrée au paradigme de la modalité, alors que le français et les autres langues romanes possèdent un futur flexionnel : *j'aimerai, etc.*

La conséquence de ce qui précède est que, si l'on appliquait la méthode de Whorf à la comparaison entre l'anglais et le français, appartenant tous deux au prétendu « européen moyen standard », il faudrait en conclure que les locuteurs francophones et les locuteurs anglophones ont des visions différentes du temps, ce qui bien entendu n'est pas le cas.

Autre paradoxe : dans son analyse implicite de l'anglais, Whorf a été influencé non par les structures de la langue anglaise, mais par la représentation qu'il s'en fait, complètement déformée par l'enseignement qu'il a reçu, lui-même historiquement influencé par les grammaires latines. En effet, à côté d'un présent formel (anglais : *present tense*) pour *I love* et d'un passé formel (anglais : *past tense*) pour *I loved* – tout à fait justifiés – la plupart des grammaires de l'anglais ont longtemps posé parallèlement un futur formel (anglais : *future tense*) pour *I shall/will love* – quant à lui injustifié, puisqu'il n'y en a tout simplement pas<sup>51</sup> : cette erreur<sup>52</sup> est essentiellement due au calque des grammaires traditionnelles et scolaires de l'anglais sur le latin, qui possédait trois temps flexionnels : le présent (*amo*), l'imparfait (*amabam*) et le futur (*amabo*)<sup>53</sup>.

## 5. Qu'en est-il du temps en hopi ?

Voyons ce qu'il en est réellement des structures du système verbal du hopi. Pour ce qui est de la flexion, le verbe hopi peut être non suffixé (forme de base), mais il peut aussi recevoir un nombre important de suffixes, parmi lesquels on note : *-ta* à valeur progressive, *-ni* renvoyant au futur<sup>54</sup> et *-ng<sup>w</sup>í* qui exprime l'aspect habituel ou le générique. Si l'on prend par exemple le verbe *peena*

<sup>50</sup> Pour une critique analogue, voir Ekkehart Malotki, *op. cit.*, p. 624.

<sup>51</sup> En anglais, dans *I shall/will love*, le temps flexionnel (associé en l'occurrence à *shall/will*) est le présent. Les unités *shall* et *will* sont non pas des « temps » formels, mais des auxiliaires de modalité. Il importe de ne pas confondre temps formel (anglais : *tense*) et temps notionnel (anglais : *time*).

<sup>52</sup> Erreur tenace et persistante, car cette approche sévit parfois encore de nos jours.

<sup>53</sup> On considère ici que l'on avait en latin deux séries : *infectum* et *perfectum*, chacune disposant des trois temps flexionnels (*amo, amabam, amabo* à l'*infectum* ; symétriquement, *amavi, amaveram, amavero* au *perfectum*).

<sup>54</sup> La forme suffixée en *-ni* correspond à ce que Whorf appelait l'expectif.

(« peindre »), on aura entre autres la forme de base *peena*, qui pourra dénoter le fait de peindre ou d'avoir peint (l'accent étant mis sur la complétude de l'action), *pen-ta*, pour « être en train de peindre », *pen-ta-ni*, pour la même chose mais avec renvoi à l'avenir, ou encore *peena-ng<sup>w</sup>i* pour le fait de peindre habituellement ; de même, la forme de base du verbe *mini* (« tomber ») renvoie au passé (« être tombé ») et sa forme suffixée *minik-ni* renvoie à l'avenir (« tombera »), etc.

À propos de ces données, pour ce qui nous concerne ici, l'interrogation est double : il s'agit de savoir si, comme l'écrivait Whorf, le système verbal du hopi ignore ou non la catégorie du temps, et aussi – ce qui est une question différente – si la nature de ce système verbal exerce une influence quelconque sur la représentation du monde des locuteurs.

En général, les linguistes les plus opposés à Whorf considèrent que le système verbal du hopi connaît la catégorie du temps. Le seul suffixe susceptible d'être considéré comme relevant du temps (au plan flexionnel) est *-ni*. Cela suffit à faire dire à certains que, pour ce qui est de la flexion verbale, le hopi trace une frontière entre d'une part le passé-présent (= non-futur) et d'autre part le futur, alors que l'anglais trace cette frontière entre le passé et le présent-futur (= non-passé)<sup>55</sup>. Dans ce cadre, chacune de ces deux langues véhiculerait *in fine* les mêmes sémantismes et le même découpage chronologique en périodes, avec les mêmes repères. Et tout comme l'anglais se sert du contexte pour savoir si une forme de non-passé fait référence au moment de l'énonciation ou à l'avenir, le hopi procéderait de même pour savoir si une forme de non-futur fait référence au moment de l'énonciation ou au passé.

Le problème avec cette approche est que le suffixe *-ni* se retrouve un peu isolé, étant le seul à exprimer un repère temporel. Si on replace *-ni* dans le cadre de l'ensemble des suffixes verbaux du hopi, il semble plus vraisemblable que, du point de vue sémantique, la catégorie dominante en hopi soit la modalité. Dans cette perspective, on peut supposer que le hopi trace une frontière entre ce qui est attesté, donc déjà enregistré et mémorisé (c'est-à-dire le passé) ou actuel (c'est-à-dire le présent), et ce qui n'est pas encore attesté (c'est-à-dire le futur). Concrètement, cela revient au même, le débat étant purement théorique.

De toute façon, même si la modalité est la catégorie dominante, le verbe hopi entremêle l'expression du temps, de l'aspect et de la modalité, phénomène très courant dans les langues : en français, par exemple, l'imparfait est apte à exprimer le passé imperfectif, soit une combinaison de temps et d'aspect (« Je buvais mon café quand ils sont arrivés »), mais aussi la modalité d'hypothèse (« Si je buvais du café, je ne dormirais pas »).

---

<sup>55</sup> C'est l'analyse soutenue par Ekkehart Malotki, *op. cit.*, p. 622-626.

Pour ce qui est de l'autre question, celle de la relation déterminante entre le système verbal et la conception « métaphysique » du temps, il n'y a aucune raison de traiter le hopi comme un cas particulièrement remarquable du point de vue typologique, et donc aucune raison de postuler une telle relation.

## 6. Lexique et réalités extralinguistiques

Deux problématiques différentes sont malheureusement souvent confondues : l'une est celle des relations entre langues et visions du monde, les premières étant censées déterminer au moins partiellement les secondes dans un cadre relativiste ; l'autre est celle des relations entre lexique et environnement ou cadre de vie, qui est souvent également invoquée pour soutenir la validité de la théorie de Whorf.

Dans le second cas, les exemples traditionnellement présentés concernent principalement le lexique : par exemple, les termes désignant différents états de la neige chez les Eskimos ou les Lapons, ou le vocabulaire en rapport avec l'élevage du cheval chez les gauchos. Le hic est que dans ce type de situation, ce sont manifestement les besoins liés à l'expérience et à la vie quotidienne qui conditionnent une certaine richesse lexicale : la relation de détermination est donc exactement l'inverse de celle qui est supposée dans le cas des relations entre langues et visions du monde dans la théorie de Whorf. Il convient de ne pas confondre les deux types de problème, étant donnée la différence de directionnalité du conditionnement.

Sur la question du lexique, les choses ne sont pas toujours aussi simples que certains veulent bien le laisser entendre. Ainsi Georges Mounin<sup>56</sup> explique-t-il que

Là où le Français moyen ne connaît que la neige, le skieur français distingue et nomme aussi bien que les Lapons ou les Eskimos les plus polaires, la *poudreuse*, la *folle*, la *sèche*, – c'est-à-dire les *soufflées* – la *pailletée*, la *collante*, la *neige humide*, la *cartonnée*, la *croûte de vent*, différente de la *plaque à vent* (qui n'est pas la *planche de neige*), la *tôle d'hiver*, la *mouillée*, la *croûte de soleil*, la *croûte de printemps*, la *neige de printemps*, la *tôle de printemps*, la *croûte lisse*, la *croûte à pellicule*, la *croûte perforée*, la *neige pourrie*. Sans compter huit termes descriptifs qui ne sont pas aussi proprement techniques : *fraîche*, *farineuse*, *granuleuse*, *molle*, *fondante*, *gelée*, *dure*, *rugueuse*.

Le degré de précision du lexique est de toute évidence directement lié aux besoins de l'expérience, mais pas nécessairement à une civilisation donnée, puisqu'en l'occurrence, il conviendrait plutôt de rapprocher les Lapons, les Eskimos et les skieurs français (ou autres), à opposer en bloc aux profanes

---

<sup>56</sup> Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard, 1963, p. 193.

en matière de neige. Par ailleurs, concernant les Eskimos, il semblerait bien que le nombre de termes qu'ils utilisent pour désigner les états de la neige ait été sérieusement exagéré. Ainsi, selon Nicolas Tournadre<sup>57</sup>,

Marc-Antoine Mahieu, linguiste et spécialiste des langues inuit, considère qu'il existe essentiellement *deux racines* dans les langues inuit pour désigner la neige. Par exemple, dans le dialecte nunavimmiutitut parlé au Québec, on trouve les termes *aputi* « neige au sol » et *qanik* « neige qui tombe ». Même si la distinction entre *neige dynamique* et *neige statique* est originale, on est loin des centaines de mots annoncés par la rumeur et par les non-spécialistes.

Malgré la dénonciation de ce mythe, on peut s'attendre à une corrélation assez forte entre d'une part la précision et la richesse lexicale, et d'autre part les besoins de l'expérience ou les modes de vie. Ainsi, par exemple, les Lapons disposent d'un nombre impressionnant de mots en rapport avec le renne, tout comme on s'attend à ce que le lexique des pâtes soit foisonnant en leur royaume, c'est-à-dire l'Italie : il n'y a là rien d'étonnant qui mériterait des considérations philosophiques poussées.

Ajoutons que ce qu'une langue exprime paradigmatiquement à l'aide de lexèmes simples, une autre peut l'exprimer syntagmatiquement à l'aide de locutions ou de périphrases (« neige qui tombe », « neige au sol », « neige glacée », etc.) et que les relations entre le plan linguistique et le plan extralinguistique – plus précisément entre d'une part les langues et d'autre part les visions du monde ou les modes de vie, ou encore l'environnement naturel – sont beaucoup plus fortes dans la composante lexicale que dans la composante morphosyntaxique où elles sont sporadiques<sup>58</sup>, et que dans la composante phonologique où elles sont nulles dans l'énorme majorité des cas.

On peut ajouter que, de même qu'il ne saurait y avoir de corrélation stricte entre les structures d'une langue et la représentation du monde, de même il n'est pas interdit de penser qu'il existe un décalage – parfois très net – entre les structures d'une langue donnée et la représentation idéologique

---

<sup>57</sup> Nicolas Tournadre, *op. cit.*, p. 199. Concernant le lexique de la neige dans les langues inuit, la plus grande prudence s'impose, car il s'agit de langues polysynthétiques, et il conviendrait de déterminer clairement ce que l'on entend par « mot ». Il faudrait aussi préciser à quelle langue ou à quel dialecte on s'intéresse. Enfin, on observe que pour un même parler, les résultats varient souvent d'un descripteur à l'autre : si certains les amplifient, il n'est pas exclu que d'autres les atténuent ! Dans un cadre comparatiste, le lexique courant des langues occidentales est d'ailleurs souvent lui-même sous-estimé : le français a *neige*, mais aussi *flocon*, *congère*, etc.

<sup>58</sup> Le japonais, par exemple, offre un bon exemple dans le domaine morphosyntaxique : dans cette langue, il est évident que les rapports sont étroits (synchroniquement et diachroniquement) entre le système d'adresse « honorifique » et la hiérarchie sociale (voir Masayoshi Shibatani, *The languages of Japan*, Cambridge : Cambridge University Press, 1990, *passim*). Autre exemple notable : le genre grammatical ; comme Jakobson l'écrit fort justement, « [m]ême une catégorie comme le genre grammatical, que l'on a souvent tenue pour purement formelle, joue un grand rôle dans les attitudes mythologiques d'une communauté linguistique. » (Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, vol. 1, *Les fondations du langage*, Paris : éd. de Minuit, 1963/2003, ch. IV, « Aspects linguistiques de la traduction », p. 84 [Roman Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », in R.A. Brower (éd.), *On Translation*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1959, p. 117].

qui en est véhiculée par ses locuteurs. Cet écart induit sans doute en erreur les partisans du relativisme déterministe dans sa version forte<sup>59</sup>.

## Conclusion

La grande erreur de Saussure a sans doute été, dans son souci de créer un objet de science autonome (la langue), d'isoler cet objet de ce à quoi il sert fondamentalement, c'est-à-dire faire référence aux réalités extralinguistiques ; en enfermant le signe dans le cadre d'une analyse immanente, le saussurisme et le structuralisme européen, bien loin de pouvoir intégrer l'activité de traduction, la rendaient théoriquement impossible en tournant le dos à l'évidence. Cela aurait pu être évité si la traduction avait reçu d'emblée la place centrale qu'elle méritait en linguistique générale.

Quant à l'hypothèse de Whorf – on ne devrait pas dire, j'espère en avoir convaincu le lecteur, l'hypothèse Sapir-Whorf – elle continuera de passionner et de diviser linguistes, ethnologues, anthropologues et philosophes du langage. Il n'empêche que, telle qu'elle est formulée, elle n'est pas satisfaisante. On devrait lui préférer la synthèse plus mesurée de Nicolas Tournadre<sup>60</sup> :

On peut donc envisager les langues non comme des « visions du monde » parfaitement structurées, cohérentes et homogènes mais plutôt comme des prismes, des cribles ou des kaléidoscopes qui modifient subtilement certaines perceptions de l'expérience et ont éventuellement une incidence sur le type d'inférence que le locuteur effectue.

Les différences culturelles et les différences linguistiques entre communautés sont considérables, certes, mais au-delà de ces évidences, il est important de reconnaître que, sous-jacente à la diversité structurelle de surface des discours dans des langues étrangères les unes aux autres, une certaine unité sémantico-cognitive profonde, plus forte qu'on ne le croit souvent, permet la traduction, et que la corrélation entre les différences linguistiques et les visions du monde est au fond assez limitée, ce qui rend finalement la traduction moins problématique que ne le laisseraient supposer les thèses relativistes : quand la traduction est optimale, les risques d'incompréhension sont d'ordre culturel plutôt que proprement linguistique.

Je terminerai par ce qui est à mon avis l'essentiel : une représentation erronée de la nature et de la structure des langues entraîne *de facto* une représentation erronée des relations entre langues et représentations du monde.

---

<sup>59</sup> Nous avons vu plus haut que l'écart que Whorf a postulé entre le hopi et l'« européen moyen standard » pour ce qui est de l'expression des références temporelles était motivé bien davantage par sa propre représentation (erronée) du système de l'anglais que par la réalité de ce système.

<sup>60</sup> *Op. cit.*, p. 217.



## BIBLIOGRAPHIE

- Gipper, Helmut, *Is There a Linguistic Relativity Principle ? On the Verification of the Sapir-Whorf Hypothesis*, Special University Lecture in Linguistics at the University College of the University of London, 1977.
- Humboldt, Wilhelm von, *Ueber den Nationalcharacter der Sprachen*, in Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, p. 130-165.
- Humboldt, Wilhelm von, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris : Seuil, 2000, p. 130-165 [*Ueber den Nationalcharacter der Sprachen*, 1822/24, *Gesammelte Schriften*, éd. A. Leitzmann, Berlin : Behr, 1903-1936, IV, p. 420-435].
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, vol. 1, *Les fondations du langage*, Paris : éd. de Minuit, 1963/2003, ch. IV, « Aspects linguistiques de la traduction », p. 78-86 [Roman Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », in R.A. Brower (éd.), *On Translation*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1959, p. 233-239].
- Malotki, Ekkehart, *Hopi Time: A Linguistic Analysis of the Temporal Concepts in the Hopi Language*. Trends in Linguistics. Studies and Monographs 20, Berlin, New York et Amsterdam : Mouton Publishers, 1983.
- Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard, 1963.
- Sapir, Edward, *Language, An Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt, Brace, 1921 [Edward Sapir, *Le langage, Introduction à l'étude de la parole*, traduit de l'anglais par S.M. Guillemin, Paris : Payot, 2001].
- Sapir, Edward, « La place de la linguistique parmi les sciences », in Edward Sapir, *Linguistique*, p. 131-140 [*The status of Linguistics as a Science*, exposé lu lors d'un colloque organisé par *The Linguistic Society of America* et *The American Anthropological Association*, New York, 1928. Publié pour la première fois dans la revue *Language*, 5, 1929. Édition Mandelbaum, pp. 160-166].
- Sapir, Edward, *Linguistique*, traduit de l'anglais par Jean-Élie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielles, Paris : Folio Gallimard, 1968.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1980.
- Saussure, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 2002.
- Shibatani, Masayoshi, *The languages of Japan*, Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- Tournadre, Nicolas, *Le prisme des langues, Essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues*, Paris : L'Asiathèque, 2014.

- Whorf, Benjamin Lee, *A Linguistic Consideration of Thinking in Primitive Communities*, probablement 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 65-86
- Whorf, Benjamin Lee, *An American Indian Model of the Universe*, 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 57-64.
- Whorf, Benjamin Lee, *The Punctual and Segmentative Aspects of Verbs in Hopi*, 1936, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 51-56.
- Whorf, Benjamin Lee, *Some Verbal Categories of Hopi*, 1938, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 112-124.
- Whorf, Benjamin Lee, *The Relation of Habitual Thought and Behaviour to Language*, 1939, in Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality*, p. 134-159.
- Whorf, Benjamin Lee, *Language, Thought, and Reality, Selected writings of Benjamin Lee Whorf*, édité par John B. Carroll, Cambridge, Massachusetts : The M.I.T. Press, 1956.